

à ma droite, très haut sur un rocher, et sur elle un serpent de bronze d'une taille monstrueuse était crucifié.

Un éclair a déchiré mon esprit, éclairé autour de lui les montagnes, et j'ai vu : j'étais entré dans la terrible gorge sinieuse où étaient passés, voilà des milliers d'années, les Hébreux, avec à leur tête Jéhovah, quand ils fuyaient la terre heureuse et grasse de Pharaon. Cette gorge a été la fournaise embrasée où, au milieu de la faim, de la soif et des blasphèmes, la race d'Israël a été forgée.

La frayeur m'a saisi, la frayeur et une grande joie. Je me suis appuyé à un rocher pour laisser calmer les remous de mon esprit, j'ai fermé les yeux et soudain autour de moi tout a disparu. Un rivage grec s'est alors étendu devant moi, une mer bleu foncé, des rochers rouges et entre les rochers l'entrée basse d'une grotte très obscure. Une main a surgi dans l'air ; elle est venue planter dans ma main une torche allumée, j'ai compris l'ordre : j'ai fait un signe de croix et je suis entré dans la grotte.

J'errais, errais, pataugeais dans des flaques d'eau noire et gelée. Des stalactites bleutées, humides, pendaient au-dessus de ma tête, de gigantesques stalles de pierre étincelaient et riaient à la lumière de la torche. Cette grotte était le fourreau d'un grand fleuve, qui l'avait laissé vide parce qu'au cours des siècles il avait changé de route.

Le serpent de bronze, irrité, s'est mis à siffler. J'ai ouvert les yeux, revu les montagnes, la gorge, les précipices. Mon étourdissement s'était apaisé. Tout est redevenu immobile, tout s'est éclairé, j'ai compris : les montagnes embrasées qui m'entouraient c'est Jéhovah qui les avait creusées aussi pour se faire un passage. J'étais entré dans le terrible fourreau de Dieu ; je suivais, foulais les traces de ses pas.

— Voilà le chemin, criai-je dans mon rêve, voilà le chemin de l'homme ; il n'en a pas d'autre !

A peine cette parole insolente s'était-elle échappée de mes lèvres qu'un tourbillon de vent m'a enveloppé, des ailes sauvages m'ont emporté et je me suis trouvé soudain au sommet du Sinai hanté de Dieu. L'air sentait le soufre, mes lèvres me cuisaient comme si elles étaient piquées par d'innombrables étincelles invisibles. J'ai levé les paupières : jamais mes yeux, jamais mes entrailles n'avaient joui d'un spectacle

aussi inhumain, aussi accordé à mon cœur, sans eau, sans un arbre, sans un homme. Sans espoir. C'est là que l'âme d'un homme orgueilleux ou désespéré trouve la félicité suprême.

J'ai regardé le rocher sur lequel j'étais debout. Deux trous profonds creusés dans le granit devaient être les traces des pas du prophète cornu qui attendait qu'apparaisse le Lion affamé. N'était-ce pas ici, au sommet du Sinai, qu'il lui avait donné l'ordre d'attendre ? Il attendait.

J'attendais moi aussi. Je me penchais au-dessus du précipice, prêtai l'oreille. Soudain, loin, très loin des pas ont résonné sourdement. Quelqu'un s'approchait qui ébranlait les montagnes ; mes narines palpaient — l'air tout entier avait comme l'odeur du bouc qui guide le troupeau : — Il arrive ! Il arrive ! murmurais-je en serrant étroitement ma ceinture. Je me préparais à me battre.

Ah ! comme j'avais brûlé de le voir arriver cet instant. Rencontrer face à face, sans que le monde visible vienne effrontément se mettre entre nous pour m'égarer, le fauve affamé de la jungle du ciel. L'Invisible. L'Insatiable. Le Bon Père qui dévore ses enfants et dont les lèvres, la bouche, les ongles, dégouttent de sang.

— Je lui parlerai hardiment, je lui dirai la peine de l'homme, la peine de l'oiseau, de l'arbre et de la pierre ; nous l'avons tous décidé, nous ne voulons pas mourir. Je tiens dans mes mains un rapport ; tous les arbres, les oiseaux, les fauves, les hommes l'ont signé : nous ne voulons pas, Père, que tu nous dévorent — et je ne craindrai pas de le lui donner.

Je parlais, priais, serrais ma ceinture et tremblais.

Et tandis que j'attendais, il m'a semblé que les pierres revivaient et j'ai entendu un souffle sonore.

— Le voilà !... Le voilà ! Il est ici ! murmurai-je. Je me suis retourné en frissonnant.

Mais ce n'était pas Jéhovah, ce n'était pas Jéhovah, c'était toi, Grand-père, venu de la terre bien-aimée de Crète, et tu étais debout devant moi, seigneur sévère, avec ta petite barbe pointue et toute blanche, tes lèvres sèches et serrées, ton œil extatique, plein de flammes et d'ailes ; et dans tes cheveux s'entremêlaient des racines de thym.

Tu m'as regardé et à peine m'avais-tu regardé que j'ai senti que ce monde est un nuage chargé de foudre et de vents,